
Espace de coworking

Entre espace physique et sollicitations virtuelles de travail

Coworking space between physical space and virtual work demands

Clément Fouquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/7761>

DOI : 10.4000/temporalites.7761

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Ce document vous est offert par Université de Lille



Référence électronique

Clément Fouquet, « Espace de coworking », *Temporalités* [En ligne], 31-32 | 2020, mis en ligne le 01 février 2021, consulté le 08 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/7761> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.7761>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mars 2021.



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Espace de coworking

Entre espace physique et sollicitations virtuelles de travail

Coworking space between physical space and virtual work demands

Clément Fouquet

L'auteur exprime sa gratitude envers Sylvie Célrier pour l'aide inestimable qu'elle lui a apportée pour les nombreuses relectures et corrections pendant la rédaction de cet article.

Introduction

- 1 Les espaces de coworking semblent marquer la modernité du travail. En témoigne le rapport commandité à la mission coworking par le ministère de la Cohésion des territoires en 2018, qui les présente comme « le futur de notre rapport au travail » (Lévy-Waitz, 2018). Leur développement – que le rapport précité pense inéluctable – tiendrait à divers facteurs dont le regain du statut d'indépendant, observé depuis une dizaine d'années. Un regain qui ne tient pas seulement à la création du régime de micro-entrepreneur, sous lequel livreurs et autres offreurs de services aux particuliers se voient souvent enrôlés (Célrier et Le Minez, 2020). Il concerne également des prestataires de services aux entreprises ayant un statut d'indépendants non employeurs (20 % des indépendants en 2017) ou des acteurs culturels dont le nombre a fortement crû depuis 2016 (Tholozan, 2020). Autant de travailleurs susceptibles d'avoir recours aux espaces de coworking pour économiser les charges d'un local professionnel tout en bénéficiant de dispositifs ou d'équipements absents de leur domicile tels qu'une salle de réunion, des moyens d'impression, des espaces de travail dédiés, voire une connexion internet de bonne qualité.
- 2 La littérature sociologique a, elle, beaucoup insisté sur le gain relationnel qu'offriraient les espaces de coworking pour des travailleurs isolés, ou plus ou moins durablement éloignés de leur entreprise. Un gain qui viendrait de la présence simultanée d'intervenants de différents domaines d'activité favorisant une sorte de brassage de compétences (Becchetti-Bizot *et al.*, 2017). Ce brassage serait également propice à la créativité dans le travail, par les « rencontres entre personnes de profils professionnels

diversifiés, ce qui bénéficie à la pollinisation croisée d'idées et contribue à la multiplication d'opportunités de collaboration conduisant au développement d'innovations » (Aubouin & Capdevila 2019 ; Capdevila, 2015). Dans ce même esprit, l'Office québécois de la langue française propose de définir les espaces de coworking ainsi : « ce sont des espaces de travail partagé [...] où des travailleurs indépendants se regroupent afin de partager un espace de travail et de profiter de l'expérience et des idées de leurs pairs » (OQLF, 2017). Allant plus loin, Alexandre Blein en a même fait un dispositif de jugement au sens de Karpik qui faciliterait les échanges entre usagers et un « intermédiaire de confiance » et qui ouvrirait donc à des « transactions hors marché », autrement dit gratuites ou en dessous du prix de marché (Blein, 2016). Dans une approche similaire, Metzger analyse l'innovation au sein du coworking en lien avec « une manière de rationaliser la production de confiance, elle-même support de relations sociales à visée économique » (Metzger, 2019).

- 3 En même temps qu'elle insiste sur les besoins des usagers et sur les externalités positives du coworking, la littérature pointe l'extrême diversité des espaces concernés et des réalités qu'ils recouvrent. Quoi de commun en effet entre l'opérateur associatif mettant gracieusement à disposition des locaux modestement équipés pour ses adhérents, des opérateurs privés à but lucratif tarifiant, parfois fort cher, leurs services et/ou valorisant pour un temps plus ou moins long, un capital immobilier sous-utilisé ou encore des collectivités locales sensibles à l'indice de modernité qui connote ces espaces. Selon les cas, le public sera également fort différent et plus ou moins sélectionné en fonction de son insertion dans le tissu économique local, du tarif proposé ou de l'usage recherché (Michel, 2019, 2018). La « nature des activités hébergées », c'est-à-dire le caractère plus ou moins généraliste de l'espace, différencie également les situations (Fabbri, 2016).
- 4 Bref, il est bien difficile de parler au singulier des espaces de coworking¹. L'intention de cette contribution est donc de reprendre la question des gains relationnels et, plus largement, d'interroger la nature du service vendu par le coworking quand il est géré par un opérateur privé dont c'est l'activité plus ou moins exclusive. Sur le premier point, l'hypothèse défendue est que le coworking participe moins à créer du lien qu'un espace professionnel, calqué sur celui de l'entreprise traditionnelle, dans lequel les rythmes et les routines du salariat typique ne tardent pas à s'instaurer ou à se restaurer. Quant à la nature du service vendu, on l'a pour l'essentiel trouvée dans la mise à disposition d'un équipement technique assurant aux coworkers une forte capacité de connexion via tous les canaux de communication aujourd'hui imposée par les activités de travail. L'enquête montre en effet que ces travailleurs interviennent tout autant, si ce n'est plus, dans un espace de travail virtuel en constante relation avec des partenaires extérieurs au coworking, qu'ils soient salariés de la même entreprise, commanditaires, clients, partenaires, etc. L'aptitude du lieu à garantir ces communications répond ainsi aux impératifs immédiats des coworkers et le coworking se révèle comme « hub » technique assurant le doublement de l'espace professionnel de travail par un espace virtuel de communication. Outre les communications immédiates de travail, ces capacités techniques aident aussi les coworkers à articuler les activités qu'ils et elles mènent depuis différents sites de travail. Le coworking n'est en effet jamais le seul lieu de travail. Le hub technique participe ainsi de la coordination et de la continuité des activités professionnelles dans un univers de tâches et de lieux très dispersés.

- 5 Pour dérouler ce programme, la contribution se partagera en deux temps. Le premier caractérisera l'espace de coworking étudié en croisant les stratégies commerciales de l'entreprise gérante et les usages des coworkers. Le deuxième temps explorera la nature des relations qui se nouent dans le lieu dont on verra que, loin d'être spontanées, elles reposent pour l'essentiel sur des initiatives – commerciales elles aussi – de l'entreprise gérante. Cette seconde partie rendra également compte de l'intensité des échanges virtuels dans lesquels les coworkers sont impliqués et qui révèle donc les dimensions proprement techniques de l'espace de coworking que nous considérons comme centrales.

Encadré 1 : Présentation de l'enquête menée dans les espaces de coworking de l'agglomération lilloise

L'enquête a été menée sur un échantillon de sites choisis parmi les 48 lieux recensés par la Métropole européenne de Lille (MEL) proposant ou pouvant être considérés comme espaces de coworking. Un recensement qui rejoint d'ailleurs l'inventaire proposé par le rapport de mission coworking (Lévy-Waitz, 2018) qui dénombre, lui, 46 « tiers lieux » sur le territoire de la métropole. Ces différents sites peuvent être groupés en quatre grands types : 1/ les espaces associatifs et autogérés pour environ 30 % de l'offre lilloise, 2/ les établissements à but lucratif (26 centres) représentant plus de 50 % de l'offre, 3/ les espaces de coworking au sein d'entreprises dont l'activité est tout autre, mais qui valorisent ainsi une partie de leurs actifs immobiliers² 4/ des espaces gérés par une institution publique, mais pour une part négligeable de l'offre lilloise. L'enquête s'est précisément déroulée dans quatre de ces sites, représentatifs de chacun des quatre types de coworking. Le présent article ne mobilise que les données portant sur l'un des principaux opérateurs privés intervenant sur le marché lillois, très représentatif des espaces de coworking de type 2, c'est-à-dire, vendus par des opérateurs privés dont l'offre de service en bureau est l'activité principale. Dans cet article, nous appellerons l'entreprise concernée *Coworkingroup* en modifiant donc sa véritable raison sociale.

L'enquête sur cet espace a largement privilégié l'observation directe, menée entre avril et juin 2019, à raison de quatre à cinq observations par semaine pendant cette période, différents jours de la semaine pour couvrir, plusieurs fois, différents créneaux horaires à l'issue de l'enquête. On s'est présenté et inscrit dans le lieu comme n'importe quel autre coworker. On a donc, comme tout primo-arrivant, appelé un membre de l'équipe de gestion pour prendre rendez-vous et obtenir un badge d'accès en réglant un des plus petits forfaits proposés. Ce premier rendez-vous est l'occasion d'une première visite de l'endroit par la responsable du site. Notons que les coworkers peuvent inviter un tiers qu'ils attendront donc à la borne d'accès. Les observations se sont attachées aux postes de travail de l'open space, à leur disposition, aux circulations des coworkers entre différent-e-s salles ou endroits du coworking, à leurs changements d'activités, etc. L'ensemble a été consigné et temporalisé pour enregistrer les différentes activités réalisées dans le lieu et leur heure pour apprécier le poids relatif de chacune et la nature des rythmes de travail journaliers. Outre ces observations directes depuis le poste de travail, nous avons également pris part aux événements proposés par l'établissement, dits *afterwork*, qui ont fourni de nouvelles occasions d'observation et des prises de contact pour des entretiens formels ultérieurs avec les participant-

e-s. Ces événements ont lieu le plus souvent en fin de journée, après 19 heures, et visent à stimuler les relations entre coworkers. Les entreprises adhérentes à *Coworkinggroup* et qui y louent des bureaux pour leurs collaborateurs y participent quelques fois. Cette participation est plus rare pour les entreprises totalement extérieures au site. Ces rencontres peuvent être explicitement professionnelles (réunions, formations, conférence) ou plus informelles, sous forme d'apéritifs par exemple. Elles constituent l'essentiel de l'animation collective proposée par *Coworkinggroup*.

Ces différentes observations ont été complétées par neuf entretiens formels avec des usagers et deux entretiens détaillés auprès de représentant-e-s de l'équipe de direction. Le premier entretien s'est tenu avec la responsable locale de l'équipe de gestion à l'occasion de l'inscription et de la première visite du lieu. Le second entretien a concerné un membre de la direction à Rouen, siège de l'entreprise. Il a été assorti, comme le précédent, d'une visite du site rouennais dont l'aménagement est, à quelques détails près, identique à celui du site lillois. De fait, l'aménagement des sites de l'entreprise dans différentes agglomérations françaises est parfaitement standard. Ces deux entretiens ont permis d'intégrer dans l'analyse le fonctionnement de l'entreprise, ses logiques commerciales et les publics cibles. Éléments d'ailleurs également disponibles et fort bien détaillés sur le site internet de l'entreprise, son blog et l'application de « gestion de compte » coworker par laquelle les accès des coworkers sont enregistrés.

L'ensemble des éléments recueillis par observations sur site, par entretiens, par consultation des différents sites internet et via d'autres documentations officielles de l'entreprise, a été exploité pour documenter d'une part la stratégie globale de l'entreprise et son modèle d'affaire et d'autre part les usages concrets des lieux par les coworkers : déroulé de leurs activités de travail dans le temps, nature des échanges entre eux et avec des tiers, etc. ; le tout resitué dans le schéma global de leurs différents lieux de travail. Comme on le verra en effet, les espaces de coworking sont rarement, pour ne pas dire jamais, l'espace unique de travail des coworkers qui travaillent également depuis leur domicile, leur entreprise, celle d'un client, un chantier, etc.

Circulations dans et hors l'espace de coworking

- 6 Les données ici mobilisées (voir encadré) concernent l'un des plus importants sites de coworking proposé par un opérateur privé. Le choix de l'agglomération lilloise tient à la progression récente et rapide des installations d'espaces partagés depuis 2010, date d'ouverture du premier d'entre eux. Notons que cette première implantation ne suivait que de deux ans l'inauguration du « premier coworking français », à Paris, en 2008. Comme ailleurs, le développement de ces espaces à Lille a d'abord largement reposé sur des associations, puis s'est diversifié jusqu'à atteindre la riche palette de situations indiquée dans l'introduction. Depuis la seconde moitié des années 2010, la nouveauté en la matière vient de l'apparition de nouveaux opérateurs, privés ceux-là, pour lesquels la mise à disposition d'espaces est l'activité plus ou moins exclusive. L'irruption du coworking dans le marché de l'immobilier de bureau marque une inflexion très sensible de l'offre de coworking qui traduit, à notre sens, la véritable

modernité du phénomène. L'anglicisme *coworking* qui est entré dans l'usage courant pour les désigner émerge d'ailleurs à peu près à la même période.

- 7 Ces opérateurs privés sont à présent toujours plus nombreux à s'implanter sur le territoire lillois, créant des surfaces et capacités d'accueil qui dépassent désormais largement celles proposées par les autres structures³. Les surfaces du coworking commercial s'expriment en effet en milliers de mètres carrés contre quelques centaines pour les organisations associatives. On y retrouve des opérateurs nationaux et internationaux tels que *WeWork*, *Spaces*, *Nowcoworking*, *Regus*, *Coworkoffice* du groupe immobilier *Artea* ou *Weréso*. Ce développement du coworking commercial n'est pas propre à l'agglomération lilloise. Un rapport de l'ORIE⁴ le souligne également pour l'Île-de-France, parlant d'un processus d'« industrialisation du coworking », sensible depuis 2014 (ORIE, 2017). Ce constat est partagé par Blein qui parle, lui, du « changement d'échelle » que suscite l'arrivée des opérateurs commerciaux sur le marché de l'immobilier de bureau (Blein, 2017).
- 8 De fait, avec ces nouveaux opérateurs, les espaces de travail partagés se sont mués en objets économiques à part entière, soumis à ce titre aux contraintes de rentabilité. Leur examen ne peut donc ignorer les stratégies des entreprises, leurs objectifs commerciaux, leur rhétorique, etc. Ces aspects comptent d'ailleurs dans l'appréhension même des activités de travail qui s'y tiennent – objet de l'enquête menée – si on considère que tout espace de travail est « une traduction dans la matérialité des lieux » du « discours du management » (Pillon, 2016). L'organisation spatiale du coworking peut dès lors agir comme un « script », prescrivant en partie les usages qui en sont faits (Akrich, [1987] 2010), mais auquel les usagers s'ajustent de différentes façons. C'est ce que Blein encore appelle des mécanismes de coproduction entre organisation spatiale et usages des travailleurs. L'usage des lieux suppose donc d'intégrer ce « rôle actif » des usagers comme le fait Kingma : « The explicitly designed business solutions for third workspaces are usually provided by the market while it is at the same time crucial to include the user experiences »⁵ (Kingma, 2016).
- 9 L'opérateur privé retenu pour l'enquête sur l'agglomération lilloise, que nous avons donc rebaptisé *Coworkinggroup*, est une société à but lucratif sous statut, spécialisée dans le développement d'espaces de coworking généralistes à l'échelle de la France. Les espaces ouverts par cette entreprise sont généralistes au sens où ils sont ouverts à tout type de travailleurs, sans restriction de secteur d'activité ou de statut. *Coworkinggroup* a fondé son premier espace à Rouen en 2015, puis un autre à Lyon en 2016 ainsi qu'à Marseille et Bordeaux en 2020. Se positionnant clairement sur le segment du coworking « premium » – c'est-à-dire offrant des services haut de gamme – l'espace lillois a ouvert ses portes en 2017 dans un bâtiment de style néoflamand du palais de la Bourse en plein centre-ville accueillant également les services de la chambre du commerce et de l'industrie. Au moment de l'enquête, *Coworkinggroup* propose quelque 3 200 m² pouvant accueillir 350 usagers et devient le tout premier espace de coworking de la métropole lilloise en termes de surface et le second en termes de capacité d'accueil (données de la Métropole européenne de Lille [MEL] en vigueur en décembre 2019).
- 10 L'espace de coworking est constitué d'un assemblage d'espaces, privatifs ou ouverts, collectifs ou individuels, proposés à des activités professionnelles ou informelles. On peut tout aussi bien y venir travailler – situation qui domine – que profiter des puissantes connexions internet pour des activités extérieures au travail. Ces différents espaces sont proches les uns des autres, distribués sur six étages, chacun verrouillé par

des badgeuses et accessibles 24/24 heures et sept jours sur sept à partir du deuxième forfait (voir figure 1, forfait « Globe-Trotter »). Les badges dispensent donc de la présence d'employés d'accueil. La gestion de l'espace est assurée par une équipe locale comptant trois personnes, présentes de 8 heures à 19 heures, assurant l'accueil des nouveaux arrivants, la visite initiale, la fabrication du badge d'entrée, les réponses aux éventuelles demandes des utilisateurs, etc. L'équipe assume également le rôle de conciergerie, en accueillant les livreurs et en réapprovisionnant les équipements comme les photocopieuses ou les machines à café, etc.

- 11 L'accès au coworking est tarifé sur la base de divers différents abonnements ouvrant à plus ou moins de services, dont la figure 1 ci-dessous présente le détail. Les possibilités d'accès aux lieux et aux services s'élèvent, comme on le voit et très logiquement, avec l'accroissement du coût du forfait. En première analyse, le forfait souscrit semble une première source de différenciation des usages des lieux en fonction, donc, des ressources financières dont disposent les coworkers. Les abonnements les plus fréquemment souscrits sont « Globe-trotteur » et « Explorateur » (respectivement 99 € HT/mois et 219 € HT/mois) qui permettent l'un et l'autre un accès au lieu à toute heure de la journée ou de la nuit. On peut encore s'attacher aux appellations mêmes des forfaits – dont on note la forte connotation d'aventure individuelle – qui pointent deux publics cibles : travailleurs indépendants ou salariés de petites entreprises pour les forfaits : « Pionnier », « Globe-trotteur » et « Explorateur » et plus grandes entreprises pour les deux derniers abonnements (« Bureau partagé » et « Bureau privé »).

Figure 1 : Grille tarifaire associée au commentaire du site internet Coworkinggroup (décembre 2019).

	« Pionnier »	« Globe-trotteur »	« Explorateur »	« Bureau partagé »	« Bureau privé »
Tarif	49 € HT/mois	99 € HT/mois	219 € HT/mois	400 € HT/mois	650 € HT/mois/pers à 5 450 € HT/mois/15 pers
Description	10 heures offertes dans cette offre pour découvrir nos espaces et travailler. Puis vous aurez la possibilité de payer à l'heure ou de passer dans nos locaux, du lundi au vendredi de 8 h à 19 h.	50 heures offertes dans cette offre. Puis, vous payez à l'heure en fonction de vos besoins. Avec la liberté de venir en heures pleines ou en heures creuses dans notre espace ouvert 24 h/24 h, 7 j/7 j.	Ne comptez plus vos heures, vous êtes en illimité ! Vous pouvez profiter de votre espace de coworking instant de temps que vous le souhaitez.	Notre place dédiée au sein d'un bureau partagé. La possibilité de réserver la place. Vous pouvez profiter de votre espace de coworking instant de temps que vous le souhaitez.	Notre bureau fermé, votre espace est la possibilité d'avoir accès, gratuitement, à nos autres coworking. Sans engagement, sans bail, sans caution.
Type de poste de travail	Open space	Open space	Open space	Open space, bureaux partagés	Open space, bureaux partagés, bureaux privés
Nombre d'heures	10 heures + 4 crédits/h	50 heures + 4 crédits/h	Illimité	Illimité	Illimité
Horaires	8 h à 19 h	24 h/24 j	24 h/24 j		
Wifi	✓	✓	✓	✓	✓
Accès à la communauté	✓	✓	✓	✓	✓
Coworkinggroup TV	✓	✓	✓	✓	✓
Offres partenaires	✓	✓	✓	✓	✓
Presse	✓	✓	✓	✓	✓
Café	✓	✓	✓	✓	✓
Événements	Payants	Gratuits sauf si déconfinement		Gratuits	
Événements CoworkCare					✓
Accès multisites Coworkinggroup		Payant		Accès gratuit à tous les sites	
Impressions		Impressions via web		Impressions directes	
Wifi sécurisé				✓	

Source : Données d'enquête

- 12 Si ces premières pistes ne sont pas sans intérêt, l'observation des usages des abonnés identifie deux autres césures plus significatives. La première se situe de part et d'autre

de l'abonnement « Explorateur » qui propose un accès illimité, sans décompte horaire. En effet, même s'il est beaucoup souscrit et qu'il permet l'accès 24/24 heures au lieu, l'abonnement « Globe-trotter » suscite des fréquentations plus ponctuelles imposées par le décompte des heures du forfait. En conséquence, les abonnés concernés participent moins aux événements *afterwork* et *coworkcare*, sur lesquels nous reviendrons plus précisément dans la seconde partie, et ce d'autant moins que tout désistement aux *afterwork* est financièrement sanctionné. Le second clivage renvoie à la nature du poste de travail acheté : poste en *open space* à partir des « Globe-trotter » ou poste en bureau collectif ou privé pour les deux forfaits les plus chers. Ce second clivage s'inscrit d'ailleurs dans l'espace puisque les bureaux réservés, collectifs ou privés, sont regroupés au deuxième étage avec un accès strictement restreint aux abonnés. *Coworkinggroup* valorise cet aménagement en termes de service de confidentialité dont les principales utilisatrices sont les entreprises qui louent des bureaux pour tout ou partie de leurs salariés.

- 13 Les abonnés « Explorateur » utilisent donc les postes non attribués dans les *open spaces* en ne réservant que très rarement, voire jamais, des bureaux ou salles de réunion, dont la location reste assez onéreuse (à partir de 650 € le mois pour un bureau et entre 79 € et 229 € HT la demi-journée pour une salle de réunion). Ils y côtoient essentiellement les abonnés « Globe-trotter » qui y travaillent plus ponctuellement. Les uns et les autres quittent rarement le premier niveau, appelé *l'entresol*, et circulent donc peu entre le troisième et le sixième étage, chacun composé de bureaux « non confidentiels », de salles de réunion et d'un espace commun. *L'entresol* est conçu comme un espace ouvert partagé entre deux fonctionnalités distinctes : d'un côté, le plus grand *open space* de l'immeuble, avec une trentaine de postes de travail libres d'accès et, de l'autre, un grand espace dédié à la restauration avec, au centre, une large table entourée de tables individuelles. Cet aménagement particulier explique la préférence des coworkers pour ce qu'ils appellent une atmosphère de convivialité. Par exemple, cette jeune abonnée indépendante :

J'ai dû venir peut-être trois quatre fois au quatrième. J'aime bien travailler seule, mais j'aime bien qu'il y ait du monde à côté de moi. Enfin, tu vois là où on est, ben au quatrième souvent il n'y a pas grand monde où c'est passant en fait et j'aime pas trop. [Salariée, community manager, 20 ans]

- 14 Les circulations des coworkers sur les 3 200 m² du coworking et entre les six étages ne sont donc ni neutres ni complètes. Elles matérialisent la sélection par les prix que pratique l'entreprise dans la graduation de ses abonnements et ses choix d'aménagement interne auxquels les coworkers adaptent leurs usages des lieux : ponctuels pour les moins riches et concentrés pour les autres dans l'espace le plus fréquenté où l'on est sûr de côtoyer quelque travailleur. Ce premier constat bat en brèche l'image d'un espace de travail totalement ouvert arpenté par des travailleurs nomades inventant de nouvelles façons d'occuper l'espace et de travailler, comme la littérature sur le thème en véhicule parfois (ou qu'elle suggère). Ici, pour reprendre la typologie des usagers proposée par Blein (2016), les circulations sont particulièrement restreintes pour les moins riches des coworkers, à savoir les jeunes diplômés devenus indépendants par défaut ou les petites entreprises en début d'activité.
- 15 Si l'abonnement est déterminant dans l'usage des lieux, notons que les coworkers ne sont pas toujours en mesure de le décrire précisément quand il est pris en charge par un tiers (le plus souvent les forfaits « Bureau partagé » et « Bureau privé »). C'est le cas des salariés d'entreprise évoqués plus haut, mais aussi des indépendants dont le

« client principal » règle la note. Le rattachement des coworkers, sous quelque forme que ce soit, à une institution extérieure semble donc supplanter une quelconque appartenance – voire référence – au coworking. Salarié coworker, on est d'abord salarié de son entreprise et on utilise les espaces de *Coworkinggroup* comme une extension de cette dernière, même si les salariés interviewés peuvent apprécier le coworking en raison de l'exiguïté des locaux de l'entreprise, de l'opportunité de croiser plus de monde et même d'une plus grande liberté de parole acquise. En témoigne cet usager salarié du secteur de la communication :

Ça permet de délier la parole plutôt que d'être dans un lieu aseptisé où le directeur reste le directeur et l'employé reste l'employé. [Salarié, secteur de la communication, 30 ans]

- 16 Le relevé du planning de réservation des salles de réunion accessible en ligne témoigne de leur usage régulier par les entreprises utilisatrices de salles et bureaux pour leurs salariés : entre 20 et 30 entreprises louent chaque mois des salles pour la journée ou la demi-journée, jamais pour des durées plus longues. Leur usage des bureaux peut donc être ponctuel, ce qui n'empêche pas une certaine régularité. On peut faire l'hypothèse que le principal moteur de ce recours est d'ordre économique. Ces entreprises sont en effet plutôt de petites structures qui s'économisent ainsi la charge de bureaux propres et voient dans le coworking une solution à leur déficit d'actifs immobiliers. Pour les quelques grandes entreprises présentes, le coworking permet de moduler leur surface immobilière et de l'ajuster à une variation ponctuelle d'effectifs. Le rapport de l'ORIE cité plus haut décrit des mécanismes semblables pour l'Île-de-France. C'est d'ailleurs l'un des arguments publicitaires centraux repris par *Coworkinggroup* qui souligne le faible coût de leurs abonnements premium relativement à la location ordinaire de bureaux. Le site internet de l'opérateur met en scène quelques graphiques comparant le coût de l'immobilier de bureau sur les différents territoires d'implantation et le coût – qui paraît dès lors bien plus faible – d'un poste de travail *Coworkinggroup*.
- 17 L'argument semble porter pour les plus grandes entreprises qui peuvent également recourir plus ponctuellement au coworking pour réunir et faire travailler des salariés qui d'ordinaire ne travaillent pas ensemble, par exemple, le temps d'un projet spécifique. Le coworking leur permettrait ainsi de réunir ceux de leurs salariés qui sont dispersés sur plusieurs sites en atténuant leur isolement (Boboc, Bouchareb, Deruelle, Metzger, 2014). L'intérêt du coworking est présenté par les intéressé-e-s comme permettant d'extraire le groupe de travail de son environnement habituel afin de créer de nouvelles synergies, comme le suggère ce salarié d'une des grandes entreprises utilisatrices :

L'idée [était] de rassembler divers collaborateurs du groupe et ce qui semblait le plus logique, c'était de le faire en coworking [...] pour solutionner une problématique globale au groupe. [Salarié, ingénieur qualité, 27 ans]
- 18 Pour les indépendants qui travaillent également depuis leur domicile, si l'argument économique est évoqué, la possibilité de rencontrer les clients dans un lieu neutre, confortable et haut gamme reste déterminante. Un auto-entrepreneur indique ainsi faire la majorité de son travail de chez lui, mais avoir « absolument voulu un bureau à Lille » pour ses rendez-vous et avoir spécifiquement choisi *Coworkinggroup* pour son standing « premium ».
- 19 Les tarifs pratiqués, les ressources financières des coworkers ainsi que la spécificité de leurs besoins en espace professionnel construisent donc des usages plus ou moins réguliers du coworking. Les plus modestes des coworkers, qui souscrivent les deux

abonnements sur forfait d'heures, ne viennent que ponctuellement, quelques heures par semaine et pour une activité précise. C'est typiquement le cas de jeunes indépendants rencontrant un client comme des indépendants mieux installés pour les mêmes raisons. Les usagers les plus régulièrement présents, plusieurs fois dans la semaine, sur une plage de travail standard, sont essentiellement salariés. Cette quinzaine de réguliers pour lesquels le coworking est un lieu prédominant de travail est très majoritairement constituée d'hommes (60 % à 70 % des présent-e-s selon la journée d'observation), de 20 à 40 ans et d'un niveau d'étude supérieure, au moins, à bac+2.

- 20 L'enquête montre que le coworking, qu'il soit fréquenté de manière régulière ou ponctuelle, n'est jamais le seul lieu de travail des usagers. Il s'inscrit dans une constellation de lieux de travail, plus ou moins ouverte, dans laquelle se trouvent réunis : l'entreprise pour les salariés, le domicile et/ou les espaces des clients pour les indépendants et différents lieux d'intervention tels que des chantiers plus ou moins itinérants dans le BTP. Pour les travailleurs isolés, la place qu'y occupe le coworking est, comme on l'a dit, justifiée par leurs ressources financières et par la nature de leurs besoins professionnels au regard des équipements de leur domicile et de son éventuelle exigüité. La présence au sein de *Coworkinggroup* ne rend donc compte que d'une partie des espaces professionnels entre lesquels circulent les usagers. C'est donc avec ce schéma de circulation d'ensemble en tête que nous explorons à présent les activités déployées dans l'espace du coworking, à la fois sous l'angle des interactions professionnelles qui peuvent s'y nouer et sous l'angle des activités de travail proprement dites.

Interactions professionnelles et activités de travail en coworking

- 21 Que font précisément les coworkers quand ils travaillent dans l'espace de coworking ? Telle était la question à laquelle les observations menées sur site ont voulu répondre en observant leurs activités de travail, les temporalités de ces dernières, les outils mobilisés, les perturbations rencontrées, etc. Tous ces éléments étant examinés en relation avec les différents espaces et possibilités offerts par l'espace de coworking. Ces observations ont été complétées par des entretiens élargissant le propos aux activités de travail menées hors du coworking (voir encadré pour le détail) qui, comme on l'a dit, sont la règle, quel que soit le statut des coworkers.
- 22 Les observations permettent déjà de préciser l'agencement du lieu. Après l'inscription, on dispose donc d'un badge d'entrée, distinct selon l'abonnement payé, qui enregistre et décompte les heures de présence, notamment pour les forfaits horaires. Ce dispositif et la conception des lieux facilitent l'accès autonome au bâtiment et donc les allées et venues entre intérieur et extérieur. L'accès le plus utilisé est, comme on l'a dit, *l'entresol*, où une trentaine de postes de travail non attribués sont installés en libre accès avec l'espace cuisine en enfilade. Les abonnés des bureaux privatifs ou partagés fréquentent peu cet *entresol* hormis lors du déjeuner, moment où tout le monde converge vers la cuisine. En dehors de ces pauses déjeuner, les abonnés « Pionnier » et « Globe-trotter » y sont donc majoritaires, les seconds comptant parmi la dizaine de coworkers réguliers, tandis que le nombre des premiers, dont l'usage des lieux est plus ponctuel, varie fortement selon les jours et le moment de la journée sans qu'aucune logique n'ait pu être découverte dans ces variations.

- 23 À son arrivée, l'usager de l'*entresol* choisit un poste de travail libre auquel il se tient pour l'essentiel de son temps de présence, hormis les déplacements vers la photocopieuse ou l'espace cuisine. Bien qu'ils puissent changer de poste de travail dans la journée ou de jour en jour, on constate que les usagers les plus réguliers tendent à reprendre la même place au fil des jours. Dans ces espaces qui se présentent comme modulables et fluides, les travailleurs tendent donc à reproduire des routines de placement proches de celles de l'entreprise, avec l'affectation d'un emplacement personnel. Par exemple cette community manager :

J'ai pas un bureau fixe donc si un jour je veux aller sur le *rooftop*, je vais aller sur le *rooftop*. Je peux changer comme je veux, mais après j'ai vu que j'ai quand même des habitudes qui s'installent. [Salariée, community manager, 20 ans]

- 24 De même, chaque poste de travail des coworkers s'organise de façon identique. On y trouve l'ordinateur personnel de l'usager avec, dans la grande majorité des cas, un smartphone posé à côté, consultable à tout moment de la journée. Le temps de travail assis se partage pour l'essentiel entre ces deux équipements. « Je peux être à 80 % sur mon ordinateur » déclare par exemple un salarié dans la communication, parfaitement représentatif des comportements des autres pratiquants du lieu.

- 25 Les observations ne révèlent donc pas un mode de travail alternatif à celui de l'entreprise, qui serait par exemple plus décontracté, plus relationnel, tel qu'on le dit souvent du coworking et ce malgré les banquettes moelleuses et les espaces ouverts sur d'autres pratiques que le travail (réunions informelles, repas, pauses-café, etc.). Ces ressources, bien présentes chez *Coworkinggroup*, sont finalement peu mobilisées par les coworkers qui restent attachés à leur poste de travail comme ils le feraient dans n'importe quelle entreprise. Même constat pour les horaires de travail qui adoptent les créneaux les plus courants du travail. L'accès 24/24 heures pour la plupart des coworkers n'est, dans les faits, que très peu utilisé, la plupart des usagers étant présents aux heures standards de l'équipe de gestion, de 9 heures à 19 heures, le temps du repas étant en général réduit pour terminer plus tôt. Le même créneau horaire standard est vérifié pour les autres sites de travail des coworkers, que ce soit dans leur entreprise bien sûr, mais aussi au domicile ou chez les clients. Les coworkers saisissent donc peu l'autonomie que pourrait leur offrir le coworking et d'autant moins que leur calendrier de travail est fixé par une hiérarchie ou les besoins d'un travail en équipe pour une entreprise. Ce constat contredit les attentes prêtées aux travailleurs qualifiés dont font plutôt partie les coworkers et que Cousin et Mispelblom Beyer (2011) rappelaient en ces termes : le cadre « vante et valorise l'autonomie, l'initiative, la liberté et l'expression de la singularité ». Si autonomie il y a, elle se concentre sur la planification de réalisation des tâches, mais assez peu sur la façon de s'en acquitter. Par exemple, ce salarié :

Ma patronne me file toutes mes missions par semaine et après donc elle me donne ce qui est plus ou moins urgent et donc moi je gère selon ce que je peux faire puis après je sais qu'il y a des choses que je préfère faire en fin de semaine qui sont peut-être un peu moins lourdes donc je les garde pour la fin de semaine ou des choses comme ça, ou même parfois quand je suis en télétravail parce que je sais que c'est un peu plus cool quand je suis en télétravail donc je me garde des choses moins lourdes. [Salarié, entreprise de communication, 30 ans]

- 26 À hauteur de nos observations, donc, plus qu'un espace révolutionnant les pratiques de travail, le coworking semble au contraire calquer les pratiques d'entreprise et inciter aux comportements routiniers. Metzger (2019) propose de comprendre ce peu

« d'invention » du mode de travail en ces lieux comme une volonté d'intégration et de conformation aux attentes du marché de la part de micro-entrepreneurs.

- 27 Qu'en est-il à présent des interactions professionnelles que l'espace de coworking est censé favoriser ? Nous avons vu que la question était au cœur des travaux en sciences sociales sur le thème. C'est également un autre des arguments commerciaux que *Coworkinggroup* met largement en avant. Le site de l'entreprise souligne ainsi la singularité – *versus* la créativité – du travail réalisé dans ses locaux. Un de ses mots d'ordre favoris renvoie à la création de l'entreprise elle-même : « Les créateurs de l'espace ne trouvaient pas de lieu de travail qui leur convenait alors ils ont créé le leur ! » Plus loin, soulignant le succès de l'initiative : « On est à but lucratif et ça marche très fort ! » et « [L'entreprise] peut se vanter d'avoir fait naître quelques enfants parmi ses coworkers. » Autrement dit, « dans nos locaux, on travaille différemment, ça rapporte et ça dissémine ! Le coworking s'assimile en quelque sorte à une pépinière de talents ! »
- 28 Or les interactions professionnelles peuvent *a priori* se nouer à deux niveaux : au cours du travail lui-même et par le fait d'être présent sur un même lieu, notamment lors des pauses et/ou lors des événements organisés par l'entreprise : *afterwork* et *coworkcare*. Pour le premier niveau, les observations montrent que le travail se déroule majoritairement seul et sur outils numériques ; la remarque valant au-delà du coworking pour tous les autres sites de travail. La seule exception concerne les interactions entre salariés d'une même entreprise, plus ou moins ponctuellement réunis dans le coworking et qui, de fait, coopèrent intensément. Ils le font comme ils le feraient dans l'entreprise, mais en bénéficiant d'une ambiance de travail plus décontractée, permettant autonomie et sociabilité, comme le rapportent la plupart des salariés concernés. Cette sociabilité s'inscrit cependant dans des relations de travail déjà construites. D'autres interactions, nées de la coprésence, peuvent se produire lors de réunions plus ou moins impromptues dans l'espace cuisine, à l'occasion d'un café partagé, d'un échange de conseils ou simplement en se saluant le matin ou le soir. L'intensité de ces interactions est évidemment variable selon les usagers. Certain-e-s se tiennent à l'écart quand d'autres saluent et échangent quelques mots avec tout le monde. Mais qu'elles soient intenses ou non, ces interactions restent assez superficielles et ne semblent pas déboucher sur des collaborations professionnelles effectives.
- 29 [L'aspect relationnel] est très limité, je rentre, on me dit bonjour [...] c'est pas vraiment du coworking pour moi parce que je travaille seul ici, donc c'est plutôt du working dans un endroit qui est accessible à d'autres coworkers. [Auto-entrepreneur, secteur du tourisme, 38 ans]
- On va interagir un peu aussi avec les personnes qu'on sait qui sont aussi souvent à l'entresol, donc ben voilà on va discuter un petit peu, mais après pas énormément non plus. [Salariée, community manager, 20 ans]
- 30 Cette relative atonie des interactions spontanées explique sans doute que l'entreprise propose des rencontres *ad hoc* entre coworkers sous les formes d'*afterwork* et de *coworkcare*. Les interactions professionnelles inattendues et enrichissantes constituent en effet l'une des principales promesses commerciales de *Coworkinggroup*, les anglicismes connotant de nouveau leur caractère « branché alternatif ». L'organisation de ces événements est déléguée à des entreprises, abonnées ou non à l'espace de coworking, qui se font ainsi connaître des coworkers et renforcent leur fichier clients en collectant

les coordonnées des participant-e-s et en recensant leurs besoins professionnels particuliers, par exemple en marketing numérique, besoin souvent évoqué par les participant-e-s. Les échanges de cartes de visite à la fin des événements constituent des moments incontournables des deux événements. Ceux-ci sont clairement destinés aux abonnés en illimité, les deux premiers abonnements – sur forfait d’heures – qui peuvent néanmoins y participer n’y assistant que rarement, en raison notamment de la sanction financière en cas de désistement de dernière minute. Le succès de ces rencontres auprès des coworkers est variable mais on observe que les femmes y sont davantage présentes que les hommes, alors qu’elles sont minoritaires dans la journée.

- 31 Des deux événements, seuls les *afterwork* présentent une dimension professionnelle et/ou une visée « networking » et « business ». Il s’agit le plus souvent de conférences en fin de journée portant sur une dimension de l’activité susceptible d’intéresser plusieurs professions, par exemple les relations avec la presse. Les intervenant-e-s développent leur propos sur la base d’un inévitable powerpoint en encourageant les coworkers à se présenter et à expliquer leur intérêt pour le thème du jour. Ils sont par la suite constamment encouragés à réagir aux propos à partir de leur propre expérience professionnelle et des éventuels problèmes qu’ils rencontrent. Il est impossible d’être seulement observateur de ces *afterwork*, la participation est obligatoire et il faut donc décliner les spécificités du métier de sociologue pour chaque thème traité. Ces incitations constantes à participer facilitent les contacts présents et ultérieurs entre coworkers, le mode le plus fréquent étant : « Tu as dit (telle chose) à l’*afterwork* sur... c’est intéressant. On pourrait en reparler ? » C’est d’ailleurs par ce biais que les entretiens formels réalisés auprès de coworkers ont été obtenus.
- 32 Par contraste, les animatrices et animateurs des *coworkcare* – conférences qui portent sur le bien-être et des recommandations de pratiques « healthy » – ne semblent nullement tenu-e-s de stimuler la participation des participant-e-s ni à encourager leurs interactions. De fait, ces dernières se limitent à quelques questions, d’ailleurs rares, et les échanges n’ont lieu qu’entre les personnes qui se connaissent déjà et sont venues en groupe. Les intervenants des *coworkcare* sont plus stables cependant que ceux des *afterwork*, suggérant un partenariat entre *Coworkinggroup* et l’entreprise intervenante autour de prestations relevant du bien-être. Un même coach sportif intervient ainsi sur plusieurs mois sur les thèmes : sport et santé, sport et alimentation, quelques cours de sport d’entretien.
- 33 Le gain de sociabilité, voire de créativité, que le coworking est supposé produire ne vient donc pas, pour ce qui est du site lillois de *Coworkinggroup*, de la coprésence de professionnels de tous bords. La proximité sur les postes de travail et au sein des espaces détente ne produit guère plus qu’une convivialité ordinaire et superficielle n’interférant que peu dans les pratiques professionnelles ou sur les manières de les conduire. Notons cependant que ces résultats de l’observation entrent en dissonance avec les propos des interviewé-e-s qui font, au contraire, de ces relations professionnelles un atout puissant du coworking. C’est même pour quelques-uns la principale raison de leur adhésion, et ce même quand de toute évidence leur préférence n’est nullement entrée en ligne de compte. Ainsi en va-t-il de cet ingénieur travaillant deux jours sur le site, par seule décision de son employeur, pour une activité ponctuelle et somme toute assez solitaire et qui n’aura de cesse dans son entretien d’insister sur la sociabilité du lieu jusqu’à en faire la raison première, et personnelle, de sa présence. On peut se demander si l’aménagement des lieux, les possibles circulations qu’il offre, la

pénétration d'une ambiance domestique dans les salles de détente et dans la cuisine ne contribue pas à forger cette conviction tenace que le coworking produit des interactions professionnelles. À moins qu'il ne faille la comprendre relativement au travail en solitaire que ces coworkers sont le plus souvent amenés à produire notamment depuis leur domicile, ce que suggère cette salariée de la presse :

Je vois quand même du monde, si c'est pas forcément des gens avec qui je parle ça fait quand même du bien de voir des gens et d'avoir de l'activité quoi. Donc le bilan ben... C'est pas parce que je travaille seule que je suis seule. Et c'est ça qui me plaît.
[Salariée, secteur de la presse, 29 ans]

- 34 Quoi qu'il en soit et pour s'en tenir aux résultats des observations, la sociabilité professionnelle que produit le lieu n'existe vraiment que par le support de dispositifs spécifiques de rencontre dont les *afterwork* sont le principal levier. Elle résulte de méthodes d'animation de groupe activement mises en œuvre par les représentants des entreprises organisatrices qui y sont commercialement intéressées. *Coworkinggroup* croise ici habilement des intérêts divers sans engager autre chose qu'un accès à ses locaux quand les entreprises sont extérieures. Elle vend donc et valorise du m² professionnel ambiancé d'une atmosphère « entreprise libérée » de la Silicon Valley, mais sans vraiment construire les services spécifiques qu'annoncent ses arguments de vente.

L'engagement dans un espace de travail virtuel

- 35 La question de la sociabilité ne peut cependant s'en tenir aux stricts échanges de face-à-face dont nous avons traité jusqu'alors. On manquerait en effet la plus grosse part des communications professionnelles dans lesquelles les coworkers s'inscrivent tout au long de leur journée de travail. On quitte ici les rencontres organisées ou spontanées dans les espaces détente pour revenir à l'ordinaire du travail des coworkers attachés, comme on l'a dit, à un poste de travail relativement stable. Par les instruments techniques dont ils disposent tous – smartphone et ordinateur – et les dispositifs de communication que ces instruments rendent possible – mails, messagerie notamment – ces travailleurs sont en effet constamment connectés avec des partenaires professionnels extérieurs. Autrement dit, l'espace physique du coworking se double d'un espace virtuel d'une extrême densité.
- 36 Les sollicitations les plus observables passent par le smartphone, notamment via les agendas qui rappellent les rendez-vous et les coups de fil, lesquels obligent à se déplacer vers l'une des *callboxes*⁶ et qui parfois se prolongent, et se transforment en visio. Il est d'autres sollicitations cependant, plus discrètes, parce que sans déplacement ou mouvement. C'est le cas des mails, messageries instantanées ou tchats, dont l'observation des jeux des regards des coworkers indiquant qu'ils sont constamment ouverts à l'affût, sur le téléphone ou sur l'ordinateur, dans l'attente de ces messages. Les entretiens confirment ici les observations. Les mails, messageries et tchats sont consultés toutes les quelques minutes par les coworkers qui organisent une communication avec l'extérieur à la fois intense et pérenne. Ces sollicitations virtuelles appellent constamment l'attention du coworker via les outils numériques qui composent son poste de travail et qui agissent comme autant « d'attracteurs cognitifs » (Bidet, 2011) fractionnant l'activité en de multiples et brèves séquences. Un coworker rend ici compte d'une situation très courante :

« Ça m'arrive de checker les réseaux de l'agence parce que ben c'est du H24, les réseaux sociaux ça vit tout le temps [...] Après même si c'est des choses en soi qui devraient pas me bouleverser, dès que ma dirigeante me répond à un mail ben je regarde tout de suite, je checke tout de suite, je vais le faire tout de suite donc, même si en soi c'est rien de pressant ». [Salariée, Community manager, Salariée, 20 ans]

- 37 Si donc les coworkers peuvent échanger ici et là entre eux à l'occasion de pauses ou d'événements divers, la majorité de leurs interactions passe par des technologies qui les relient essentiellement à l'extérieur de l'espace de coworking. Il peut s'agir de collègues travaillant dans un autre centre de coworking, de collègues dans l'entreprise ou en déplacement et avec lesquels on doit plus ou moins durablement travailler. Ce peut être des commanditaires ou des clients dans le cas, par exemple, des professionnels de la communication ou du marketing, professions dans lesquelles la constitution et l'entretien de réseaux sont cruciaux. Ces sollicitations virtuelles sont vécues comme normales par les interviewés. Aucun n'a fait état de tensions temporelles découlant de ces situations d'engagement hétérogène au sens d'Alexandra Bidet (Bidet, 2011) : « Les personnes sont confrontées, de façon quasi permanente, à des sollicitations concurrentes et simultanées, donc à la nécessité d'articuler en situation des engagements hétérogènes. ». Les coworkers semblent les vivre comme inhérentes à leur travail comme à tout travail aujourd'hui et ne les interrogent donc pas. Ils les interrogent d'autant moins que ces « attracteurs cognitifs » les renvoient fréquemment sur les réseaux mi-professionnels, mi-personnels que sont Instagram, Facebook, etc.
- 38 Cette présence massive des technologies numériques est évidemment permise et facilitée par l'offre Wifi de *Coworkinggroup*, accessible depuis tous les lieux du bâtiment et par le nombre incroyable de prises électriques qui sont partout mises à disposition. On peut donc travailler non seulement dans l'*open space* et les bureaux, mais également dans tous les autres lieux normalement dédiés à l'informel, comme la cuisine ou l'espace repos. De même, ces lieux informels peuvent-ils aisément se muer en espaces de travail hors des heures de déjeuner. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir les usagers se déplacer pour se rapprocher d'une prise électrique ou récupérer une impression lancée depuis un smartphone. *Coworkinggroup* vend donc du m² ambiancé et hyperconnectable. Il participe ainsi de l'usage efficace des technologies informatiques dites ubiquitaires, autrement dit totalement incorporées à la vie quotidienne, « They weave themselves into the fabric of everyday life until they are indistinguishable from it »⁷ (Weiser, 1991). Les messageries et les tchats circulent en effet aisément sur le réseau WiFi tandis que les *callboxes* accueillent et permettent toutes les communications à distance sonores. Les coworkers pour lesquels, on l'a dit, l'espace de *Coworkinggroup* n'est qu'un des lieux d'exercice professionnel, y trouvent aussi les ressources nécessaires pour maintenir et optimiser le système d'interactions professionnelles constituées avant et ailleurs, avec leurs commanditaires, leurs clients, leur entreprise. L'activité professionnelle des salariés, à distance de leur entreprise, conserve ainsi une cohérence aidée par la similitude entre le coworking et l'aménagement d'une entreprise ordinaire. L'espace de coworking peut ainsi être considéré comme une réponse à la difficulté bien repérée dans la littérature « d'entretenir des relations sociales durables [...] au sein d'entreprises constamment disloquées et restructurées » (Aubert, 2018). Il en va de même pour les travailleurs indépendants qui entretiennent leurs réseaux, élément que l'on sait primordial à leur activité.

- 39 Peut-être Sherry Turkle trouverait-elle, dans l'observation de l'espace *Coworkinggroup*, confirmation de la thèse qu'elle développe dans son ouvrage *Seuls ensemble*. Elle y décrivait les travailleurs modernes comme « dans leur bulle, furieusement branchés au clavier d'un écran tactile minuscule, rassurés d'être en contact avec un grand nombre de personnes soigneusement tenues à distance » (Turkle, [2011] 2015). Sans reprendre la dimension morale qui perce dans les propos de cette auteure, force est de constater en effet, chez les coworkers, le déport des collaborations sociales immédiates, de face-à-face, au profit de collaborations à distance, fortement médiatisées par les outils techniques, s'inscrivant dans de vastes réseaux hétérogènes. Si *Coworkinggroup* permet un gain de sociabilité, c'est bien davantage dans des dimensions virtuelles qu'immédiates. De ce point de vue, il propose un dispositif densément technique, mais souple – un *hub* – qui s'inscrit dans un système d'échanges professionnels ouvert et fragmenté. Cet espace – hors du bureau traditionnel ou du domicile – exploite toutes les ressources des technologies « off the desktop » telles que le smartphone dont l'usage élargi est aujourd'hui considéré comme l'un des premiers facteurs d'efficacité (Dourish, 2004). Il calque aussi des traits de l'expérience de travail au sein des entreprises – « libérées » ou non – comme autant « d'effets de réel » qui marquent l'expérience des coworkers qui y sont comme dans une entreprise, mais sans y être. En se couplant aux technologies de la communication, le coworking participe de leur incorporation dans l'ordinaire du travail des coworkers et plus largement dans l'ordinaire de leur vie. Peut-être participe-t-il alors aussi de la « colonisation du monde » par la technologie dont « les exigences de réactivité imposent de nouvelles contraintes » (Cingolani, 2012).

Conclusion

- 40 L'apparition, depuis les années 2010, de nouveaux opérateurs privés dans l'offre d'espaces de travail partagé marque un changement notable. Elle a transformé ces espaces en objets économiques intervenant sur le marché de l'immobilier de bureaux, s'adressant donc aux entreprises et non plus seulement à des travailleurs cherchant d'autres lieux que leur domicile, voire leur entreprise. La diversité des noms utilisés pour désigner ces espaces a, depuis, tendu à se ranger sous le terme unique de *coworking*, dont l'emprunt à l'anglais est censé traduire une certaine modernité du travail que ces lieux seraient censés incarner. L'enquête réalisée dans l'un des plus importants espaces privés de coworking de l'agglomération lilloise a cherché à comprendre la nature exacte du service vendu et l'usage qu'en faisaient les *coworkers*. Premier constat, cet espace de travail marchand calque peu ou prou l'aménagement et les ressources des entreprises conventionnelles. On y trouve donc des postes de travail et des équipements ordinaires d'imprimerie, de téléphonie, de réseaux internet, etc. Son caractère modulaire ouvre cependant à des usages plus souples, auxquels participent les divers espaces de convivialité ouverts sur les *open spaces* mis à disposition et entre lesquels les coworkers peuvent circuler et travailler, ceci dans les conditions qu'ils choisissent et selon leur propre rythme. Ces derniers sont en quelque sorte comme dans une entreprise, mais sans y être vraiment, et ce qu'ils soient salariés ou indépendants. S'ils disent beaucoup apprécier l'atmosphère détendue qu'offrent les aménagements, les observations montrent qu'ils recourent finalement assez peu aux espaces de détente et de convivialité. Les coworkers les plus réguliers instaurent rapidement des routines de travail de travail proches, elles aussi, des rythmes et des

façons de faire en entreprise (horaires de travail, poste de travail stable, organisation du poste de travail, etc.). Leur usage du lieu participe donc également de la similarité avec le fonctionnement d'une institution de travail standard.

- 41 Quant au gain de sociabilité – qu'elle soit professionnelle ou non – que le coworking est censé favoriser et dont la littérature en sciences sociales a largement discuté la réalité, les résultats de l'enquête témoignent d'une certaine ambivalence. Il s'agit d'un argument de vente de l'entreprise, que les coworkers reprennent à leur compte en soulignant les interactions que le coworking rend possibles. Or les observations réalisées révèlent la rareté de ces dernières et leur caractère relativement superficiel, au sens où elles ne débouchent guère sur des collaborations professionnelles effectives. La seule exception concerne les interactions entre salariés d'une même entreprise qui s'y trouvent réunis le temps d'un projet mais, dans ce cas, les relations ont été construites en amont, sur d'autres bases que le coworking. L'opérateur privé, gérant le lieu, compense cette atonie par des événements collectifs de fin de journée dont il confie l'organisation à des entreprises tierces qui y trouvent intérêt en enrichissant leur carnet d'adresses des coordonnées des coworkers et en s'en faisant connaître. L'effort des animateurs pour amener chaque participant-e à participer et interagir avec les autres stimule leur interconnaissance, mais la participation à ces événements est inégale et aucune suite probante en matière de collaboration n'a été observée sur la durée de l'enquête. Cette dissonance entre les discours des travailleurs et leurs pratiques interdit toute conclusion trop ferme sur le gain de sociabilité intrinsèque du coworking. Pour autant, cet espace de travail crée bien un collectif qui, s'il semble peu actif, n'en est pas moins ressenti comme tel par des travailleurs dont l'expérience de travail, dans d'autres lieux que le coworking, est souvent solitaire.
- 42 Le coworking n'est en effet jamais le seul lieu d'exercice professionnel. Outre le domicile, les coworkers travaillent également dans les bureaux mêmes de leurs commanditaires ou clients, dans leur entreprise pour les salariés, chez des partenaires, dans d'autres espaces de coworking, etc. Leurs activités en ces différents lieux ne sont pas séquentielles mais parfaitement continues ou plutôt entremêlées par un engagement dans une pluralité de réseaux. L'espace est en effet tout entier orienté vers l'optimisation de l'usage des technologies qui permettent ces multiples collaborations à distance par des dispositifs électriques et téléphoniques et de réseaux à haut débit. En ce sens, le dispositif technique du coworking participe de l'articulation et la fluidité des activités professionnelles disséminées entre différents lieux et différents acteurs. Les coworkers utilisent ce *hub* technique pour poursuivre une activité amorcée ailleurs à un autre moment, la suivre et faciliter son suivi ultérieur.
- 43 Finalement, la marchandisation de l'espace de travail partagé par les nouveaux opérateurs privés prend place et joue sa partition dans le « dispositif marchand général » qui creuse aujourd'hui les distances entre les travailleurs et leur entreprise (Célérier, Riesco-Sanz, Rolle, 2016). Cette marchandisation n'en est ni le moteur ni le symptôme, mais une modalité aujourd'hui adaptée à l'une des transformations profondes du travail.

BIBLIOGRAPHIE

- AKRICH M., 2010. « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture*, 54-55, 1-2, p. 205-219.
- AUBERT N., 2018. *@ la recherche du temps. Individus hyperconnectés, société accélérée : tensions et transformations*, Toulouse, ERES (Sociologie clinique), 456 p.
- AUBOUIN N., CAPDEVILA I., 2019. « La gestion des communautés de connaissances au sein des espaces de créativité et innovation : une variété de logiques de collaboration », *Innovations*, 58, 1, p. 105-134.
- BECHETTI-BIZOT C., HOUZEL G., TADDEI F., 2017. « Vers une société apprenante » *Rapport sur la recherche et développement de l'éducation tout au long de la vie*.
- BIDET A., 2011. « La multi-activité, ou le travail est-il encore une expérience ? », *Communications*, 89, 2, p. 9-26.
- BLEIN A., 2016. « Le coworking, un espace pour les transactions hors marché ? La valorisation des réseaux sociaux pour travailleurs indépendants », *Réseaux*, 196, 2, p. 147-176.
- BLEIN A., PICON A., 2017. *The rise of coworking in the corporate real estate market in Paris : a networking service coproduced by its users*, Thèse de doctorat, Université Paris-Est.
- BOBOC A., BOUCHAREB K., DERUELLE V., METZGER J-L., 2014. « Le coworking : un dispositif pour sortir de l'isolement ? » *SociologieS*.
- CAPDEVILA I., 2015. « Les différentes approches entrepreneuriales dans les espaces ouverts d'innovation », *Innovations*, 48, 3, p. 87-105.
- CÉLÉRIER S., LE MINEZ S., 2020. « Les indépendants, témoins des transformations du travail ? », in Salembier L. (dir.), *Emploi et revenu des indépendants*, Insee, p. 41-54.
- CÉLÉRIER S., RIESCO-SANZ A., ROLLE P., 2016. « Une indépendance équivoque : les nouveaux statuts des indépendants espagnols et français », *Revue Française de Socio-Économie*, 17, 2, p. 21-41.
- CINGOLANI P., 2012. *Le temps fractionné. Multiactivité et création de soi*, Paris, Armand Colin.
- CINGOLANI P., 2012. « Aliénations ordinaires et résistances », *L'Homme & la Société*, 185-186, 3-4, p. 33-44.
- COUSIN O., MISPELBLUM BEYER F., 2011. « Le rapport au travail des cadres : un engagement paradoxal », dans *Cadres, classes moyennes : vers l'éclatement*, Paris, Armand Colin (Recherches), p. 46-55.
- DOURISH P., 2004. « What We Talk about When We Talk about Context », *Personal Ubiquitous Comput.*, 8, 1, p. 19-30.
- FABBRI J., 2016. « Les espaces de coworking : ni tiers-lieux, ni incubateurs, ni Fab Labs », *Entreprendre & Innover*, 31, 4, p. 8-16.
- KINGMA S.F., 2016. « The constitution of 'third workspaces' in between the home and the corporate office », *New Technology, Work and Employment*, 31, 2, p. 176-193.
- LEVY-WAITZ P., 2018. « Faire ensemble pour mieux vivre ensemble », *Rapport de mission coworking, territoires travail numérique*.

METZGER J.-L., 2019. « Coworkers/Coworking », *Les zones grises des relations de travail et d'emploi. Un dictionnaire sociologique*, Paris, Teseo, p. 83-92.

MICHEL B., 2018. « Émergence de dynamiques entrepreneuriales au sein d'espaces de coworking pour entrepreneurs culturels et créatifs », *Géographie, économie, société*, 20, 3, p. 295-317.

MICHEL B., 2019. « Le coworking, entre ouverture et fermeture des espaces associatifs et communautaires », *Réseaux*, 214-215, 2-3, p. 289-318.

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE, 2017. « Espace de travail partagé », in *Le grand dictionnaire terminologique en ligne* : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=26505269

ORIE, 2017. « Coworking & immobilier de bureaux en Île-de-France », *Conclusions du groupe de travail de l'ORIE présentées au colloque du 4 juillet 2017*.

PILLON T., 2016. « Retour sur quelques modèles d'organisation des bureaux de 1945 à aujourd'hui », *La Nouvelle Revue du Travail*, 9.

SCHÜTZ G., 2019. « Se 'recentrer' sur son 'cœur de métier'. L'externalisation des services généraux des entreprises », *Revue française de socio-économie*, 23, p. 181-201.

THOLOZAN L., 2020. « Le nombre de non-salariés dans les activités culturelles a presque doublé entre 2007 et 2016 », *Insee Références : emploi et revenus des indépendants*, p. 91-100.

TURKLE S., [2011] 2015. *Seuls ensemble : de plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, Paris, L'Échappée.

WEISER M., 1991. « The Computer for the 21 st Century », *Scientific American*, 265, 3, p. 94-105.

ANNEXES

Liste des entretiens effectués :

	Âge	Sexe	Statut	Secteur	Formation	Ancienneté Coworkinggroup à
Entretien 1	33 ans	F	Salariée	Employé Coworkinggroup		
Entretien 2	25 ans	M	Salarié	Employé Coworkinggroup	Bac+5	
Entretien 3	34 ans	M	Salarié	Construction	Bac+5	1 an
Entretien 4	20 ans	F	Salariée	Community manager	Bac+2	3 mois
Entretien 5	21 ans	M	Salarié	Community manager	Bac+2	6 mois
Entretien 6	29 ans	F	Salariée	Presse	Bac+3	1 an

Entretien 7	27 ans	M	Salarié	Ingénieur	Bac+5	Quelques jours
Entretien 8	30 ans	M	Salarié	Communication	Bac+4	2 ans
Entretien 9	38 ans	M	Indépendant	Tourisme	Bac+2	2 ans
Entretien 10	28 ans	F	Salariée	Publicité	Bac+5	6 mois
Entretien 11	34 ans	M	Salarié	Commerce	Bac+3	1 ans

NOTES

1. Et encore n'a-t-on pas évoqué l'évidente filiation avec les bistrotts et autres cafés qui, de tout temps et aujourd'hui encore, abritent des activités de travail.
2. À l'instar de ce qu'a observé Gabrielle Schütz dans les stratégies de recentrage des entreprises sur leur « cœur de métier », avec les pratiques d'externalisation de fonctions jusqu'ici intégrées telles que l'accueil, le recours à des espaces de travail extérieurs s'inscrit dans une rationalisation de la gestion de leurs actifs immobiliers (Schütz, 2019)
3. L'encadré détaille les parts acquises fin 2019 par les différents types de gérants de sites de coworking.
4. Observatoire régional de l'immobilier en Île-de-France.
5. « L'offre d'entreprise explicitement conçue pour les tiers-lieux de travail sont est généralement fournies par le marché alors qu'il est dans le même temps crucial d'y inclure l'expérience de l'utilisateur. » Traduction libre de l'auteur.
6. Les *callboxes*, qui ressemblent aux vieilles cabines téléphoniques, permettent de s'isoler des autres pour des appels téléphoniques ou des visios avec des contacts professionnels (ou autre) extérieurs à l'espace de coworking. Elles permettent une confidentialité et évitent de déranger les autres. Le dispositif est largement utilisé par les coworkers.
7. « Elles se fondent dans la trame du quotidien au point de ne plus en être discernables » Traduction libre de l'auteur.

RÉSUMÉS

Vus comme indice de la modernité du travail, les espaces de coworking sont souvent pensés comme des espaces spécifiques, extérieurs aux institutions traditionnelles de travail. La littérature les a par ailleurs régulièrement associés à des figures émergentes de travailleurs que l'on a, un temps, qualifiés de nomades. À partir d'une enquête réalisée dans l'un des plus importants espaces de coworking commercial lillois, l'article interroge la place de ces espaces dans la vie de travail de ses usagers. Il montre combien ces espaces sont articulés aux autres

espaces de travail, que ce soit les entreprises, pour les usagers salariés, ou le travail à domicile pour les indépendants. L'activité professionnelle de ces travailleurs se trouve ainsi fractionnée et distribuée entre différents espaces, la question étant alors celle de la façon dont ils peuvent assurer sa continuité. Deux dispositifs jouent ici un rôle central : d'une part, l'aménagement des espaces de coworking et les services qu'ils offrent et, d'autre part, les technologies de l'information et de la communication qui assurent un lien « virtuel » (du moins pour les travailleurs) permanent avec les partenaires de l'activité quel que soit le lieu considéré. En ce sens, on peut considérer les espaces de coworking comme un dispositif technique participant du fractionnement de l'activité.

Seen as an index of the modern work, coworking spaces are often thought of as specific, external of mainstream institutions of work. Moreover, the literature has regularly associated them with emerging type of workers who were at once described as nomads. Based on a survey carried out in one of the most important business coworking spaces in Lille, this article examines the role of these spaces in the working lives of their users. It thus shows how these spaces are linked to other work spaces, be it in companies for salaried users or at home for the self-employed. The professional activity of these workers is thus split up and distributed among different spaces, the question then being how they can ensure the continuity of this activity. Two devices play a central role here: on the one hand, the layout of the coworking spaces and the services they offer, and on the other hand, information and communication technologies which ensure a permanent “virtual” link (at least for workers) with the partners in the activity, whatever the spot. So, coworking spaces can be considered as a technical device involved in the splitting up of the activity.

INDEX

Mots-clés : espace de coworking, collectif de travail, communication, connectivité

Keywords : coworking space, working group, communication, connectivity

AUTEUR

CLÉMENT FOUQUET

Clersé UMR 8019, Bâtiment SH2 Cité Scientifique, Université de Lille, 59655 Villeneuve d'Ascq
Cedex

clement.fouquet@univ-lille.fr